

mant hérétiques, et punissables par le supplice du feu, les pontifes qui seraient promus par de tels moyens, ainsi que tous ceux qui auraient concouru à leur élection.

Dès que le pape eut recouvré assez de forces pour soutenir le mouvement d'une litière, il songea à reprendre les hostilités contre le duc de Ferrare, et se mit en route pour rejoindre ses troupes. Le chevalier Bayard, qui faisait alors les guerres d'Italie, instruit de la marche du pape, résolut de l'enlever, et vint s'embusquer avec cent hommes d'armes dans les environs de la petite ville de Saint-Félix, où il savait que sa Sainteté devait passer avant d'arriver au camp. Malheureusement ce jour-là, une heure environ après le départ de l'escorte, il tomba une pluie abondante qui obligea le pontife à rebrousser chemin pour se mettre à l'abri. Bayard, qui s'aperçut de ce mouvement, se découvrit alors et vint fondre sur les cardinaux; comme il se trouvait à une grande distance, Jules II eut le temps de sortir de sa litière et de monter sur un vigoureux cheval avec lequel il échappa à ses ennemis. Les cardinaux imitèrent son exemple, et Bayard ne put saisir que les vieux évêques qui étaient en litière, quelques domestiques qui étaient à pied, et les mulets qui portaient les bagages.

En même temps que les Français faisaient une rude guerre à sa Sainteté, ils négociaient avec le roi d'Espagne pour le déterminer à se réunir à Louis XII et à Maximilien, qui avaient convoqué un concile à Pise pour faire déposer le pape. Mais Ferdinand, qui trouvait ses intérêts dans les discordes interminables, se contenta de jouer le rôle de médiateur, et après de nombreux débats, il proposa d'assembler

un congrès de plénipotentiaires à Mantoue pour traiter d'un accommodement entre toutes les puissances. Jules II se rendit à Ravenne pour surveiller les délibérations de cette assemblée, et essaya de gagner à sa cause les représentants des princes. Il écrivit même à ce sujet au vénérable évêque de Gurck, délégué de l'empereur, pour qu'il vint le trouver, afin de s'entendre avec lui sur les moyens de pacifier l'Italie.

Le prélat se rendit à l'invitation de sa Sainteté; mais quand il vit que le pontife n'avait d'autre intention que d'acheter sa conscience avec un chapeau de cardinal, il reprit immédiatement le chemin de Mantoue. Comme l'avait prévu Ferdinand le Catholique, la réunion des ministres des grandes puissances n'amena aucun résultat, et la guerre recommença avec plus de fureur qu'auparavant.

Trivulce, qui avait succédé au maréchal de Chaumont dans le commandement de l'armée d'Italie, ouvrit la campagne en s'emparant successivement de Concordia et de Bologne; dans cette dernière ville se trouvait la statue de bronze de Jules II, un des chefs-d'œuvre de Michel Ange. L'orgueilleux pontife était représenté debout, dans une attitude guerrière, et élevant la main droite au ciel comme pour invoquer le Christ en faveur du peuple qu'il venait de punir. On raconte même à cette occasion une anecdote assez curieuse : « Les » cardinaux, dit la chronique, ayant rapporté à sa Sainteté » que les habitants ne regardaient qu'en tremblant cette » terrible statue, et demandaient si elle levait le bras pour » les bénir ou pour les maudire, Jules leur répondit : « C'est » pour l'un ou pour l'autre, suivant que les Bolognais seront



» soumis ou rebelles. » Aussi, dès que les Français furent entrés dans Bologne, le peuple s'empressa-t-il de briser cette statue; le métal fut acheté à la ville par Alphonse d'Este, qui en fit faire une pièce d'artillerie qu'on nomma la Julienne.

Sans aucun doute, le maréchal Trivulce aurait pu s'emparer de toute la Romagne sans coup férir, s'il avait poussé la guerre; malheureusement il en fut empêché par Louis XII, qui s'effrayait de ses victoires sur le pape, et voulait attendre la décision d'un concile qu'il avait convoqué à Pise.

Quant à Jules II, il restait toujours renfermé dans Ravenne, et ne laissait pas que d'être fortement inquiet de la tournure que prenaient les affaires; pour surcroît de malheur, la division éclata dans sa famille; le duc d'Urbin, qui était à la fois son neveu et son bâtard, accusa le cardinal de Pavie, le mignon de sa Sainteté, d'avoir vendu Bologne aux Français; celui-ci, à son tour, lui reprocha devant d'autres cardinaux d'avoir cherché à le supplanter dans les bonnes grâces du pontife, et en même temps de conserver des intelligences avec le duc de Ferrare, dont il avait épousé la nièce pour s'en faire un protecteur après la mort du pape. Le duc d'Urbin, furieux de voir ses intrigues démasquées, en conçut une haine violente contre le cardinal, et le lendemain de cette discussion, il le poignarda en pleine rue. Jules II eut une si grande douleur de la perte de son mignon, que ne pouvant le venger sur son propre fils, il résolut de quitter la ville qui avait été témoin de l'assassinat, et de retourner à Rome, malgré les dangers qu'il pouvait y courir.

Deux jours après son arrivée dans la ville sainte, il convoqua

un concile au palais de Latran, pour l'opposer au synode de Pise, où il avait été cité pour s'entendre déposer.

Dans ses lettres de convocation, sa Sainteté établissait en droit que le privilège de former des assemblées générales d'ecclésiastiques appartient exclusivement au pape; il concluait ainsi: « C'est pourquoi, de la plénitude de notre rai- » son infallible, nous déclarons nulle et vaine l'indiction du » concile de Pise, ainsi que tous les écrits publiés contre » nous par les procureurs, au nom de l'empereur Maximi- » lien et du roi Louis de France, les réprouvant, les révo- » quant et défendant, sous peine d'excommunication et de » malédiction éternelle, à toute personne, de quelque dignité » qu'elle soit, ecclésiastique ou séculière, de favoriser leur » propagation. »

Ensuite le saint-père fulmina des bulles contre Louis XII et le menaça de faire rompre son mariage scandaleux avec Anne de Bretagne; puis il se retourna vers l'Espagne, et fit offrir l'investiture de la Navarre à Ferdinand V, s'il voulait armer en sa faveur. Cette proposition convenait d'autant mieux au roi de Castille, que depuis longtemps il cherchait à dépouiller Jean d'Albret de sa principauté de Navarre. Ferdinand équipa une flotte nombreuse dont le but apparent était de faire une descente en Afrique, mais qui en réalité était destinée à débarquer une armée en Italie pour surprendre les Français.

Louis XII, averti de ces préparatifs de guerre, se hâta de lever des troupes; l'empereur en fit autant, et tous les peuples de l'Europe se trouvèrent en armes et prêts à s'entrégorger pour soutenir la querelle d'un pape sodomite, voleur et as-



sassin. De leur côté, les cardinaux qui s'étaient éloignés de la cour pontificale et qui se trouvaient à Pise n'en procédèrent pas moins à l'ouverture du concile qui devait déposer le pontife; et si l'assemblée n'agit pas en cette circonstance avec l'énergie dont elle avait fait preuve jusqu'alors, il faut en chercher les raisons dans le caractère lent et irrésolu de Maximilien: ce prince n'osa pas seulement obliger les prélats de son royaume à paraître au synode. D'autre part, le roi de France eut la faiblesse de céder aux conseils de sa femme, et n'envoya que seize évêques avec quelques procureurs des universités. Il en résulta que cette réunion n'étant composée que d'un petit nombre de prélats, perdit par cela même de son influence; et ce fut après bien des difficultés que les Florentins, auxquels appartenait la ville de Pise, se décidèrent à permettre l'ouverture des sessions.

Enfin la première séance eut lieu le 29 octobre 1511, sous la présidence du cardinal Sainte-Croix; Odet de Foix était le gardien du concile, et Philippe Dèce, excellent jurisconsulte, remplissait les fonctions de rapporteur. Dès que la nouvelle en parvint à Jules II, il excommunia pour la seconde fois les cardinaux et tous ceux qui faisaient partie de cette assemblée; mais tant de coups le frappaient à la fois, que lui-même crut qu'il n'y survivrait pas; il lui prit une fièvre violente, accompagnée de longues syncopes pendant lesquelles il ne donnait aucun signe de vie.

« Alors le saint-père parut faire un retour vers le bien, dit » l'historien de la ligue de Cambrai; il fit venir les cardinaux » auprès de lui; il s'accusa devant eux d'avoir commis de » grands crimes et d'avoir publié des excommunications ini-

» ques; il leur fit dresser une bulle pour les révoquer, en » défendant néanmoins de la publier avant sa mort, parce » que s'il recouvrait la santé, il ne voudrait pas, disait-il, » avoir accompli un acte de justice nuisible à sa dignité. » Cet excès de prudence ne fut pas inutile; car la fièvre l'ayant quitté, les médecins déclarèrent qu'il était hors de danger, et bientôt il vint présider en personne les séances du consistoire.

Pendant sa convalescence, le pape s'occupa de cimenter une alliance offensive et défensive entre le saint-siège, la Suisse, Venise et Ferdinand le Catholique, qui se déclara enfin l'ennemi de la France. Par un étrange abus des mots, cette coalition sacrilège fut appelée la sainte ligue, et la conduite des opérations fut abandonnée à l'infatigable Jules II. Il est vrai aussi que sa Sainteté resta seule chargée des frais de l'entreprise; néanmoins, par compensation, ses alliés lui permirent d'utiliser les troupes pour mettre à la raison le peuple de Rome, qui avait eu l'audace de chasser les prêtres de la ville apostolique et de vouloir recouvrer sa liberté. En moins de huit jours, grâce à ce puissant secours, l'autorité du pape fut rétablie; et après le massacre de douze à quinze mille citoyens, tout rentra dans l'ordre.

Si les habitants de la ville sainte étaient hostiles à la cause pontificale, il n'en était pas de même à Pise, où une armée de prêtres et de moines avaient exalté le peuple dévot; des troubles éclatèrent, et la population prit les armes non contre le pape, mais contre le concile qui s'occupait de le déposer. Les désordres devinrent si graves, que dès la troisième session, les Pères furent obligés de se retirer à Milan



pour continuer leurs séances. Sa Sainteté en eut une grande joie, qui fut cependant troublée par la nouvelle que les Français avaient taillé en pièces l'armée des confédérés sous les murs de Ravenne.

Cette victoire jeta la terreur dans les états ecclésiastiques; à Rome surtout, les esprits furent dans la consternation; les cardinaux coururent au Vatican pour supplier le pontife d'avoir pitié de lui-même et du sacré collège, et de transporter sa cour en Espagne. Ils lui représentèrent que la position était d'autant plus grave que les barons romains devaient se joindre aux Français, et que même son propre bâtard, le duc d'Urbin, avait promis d'envoyer aux ennemis deux cents lances et quatre mille hommes de pied pour augmenter le nombre de soldats que Pompée Colonna, Robert des Ursins, Antoine Savelli, Pierre Margano et Laurent Mancini s'étaient engagés à fournir. Malgré son excessif orgueil, ces considérations avaient fait impression sur l'esprit de Jules II, et il paraissait pencher pour le parti de la retraite, lorsque survinrent les ambassadeurs de Ferdinand le Catholique et de Venise; ils combattirent les raisonnements des cardinaux, et firent comprendre à sa Sainteté que le danger n'était pas aussi imminent qu'on avait pu le supposer, parce que l'armée française, quoique victorieuse, était comme un corps sans âme, son général, Gaston de Foix, duc de Nemours, ayant été tué le jour même de la bataille.

Cette nouvelle déterminait Jules II à retarder de quelques jours son projet de fuite; et bientôt une lettre du cardinal de Médicis le lui fit abandonner entièrement et lui rendit toute son audace. Ce prélat, qui avait été fait prisonnier sur

le champ de bataille, où il combattait armé de toutes pièces, écrivait à sa Sainteté « qu'il était parvenu à s'emparer de » l'esprit des soldats, et qu'il les avait tellement effrayés par » des prédications sur l'enfer, qu'ils désertaient par bandes » avec armes et bagages, pour sauver leurs âmes et se racheter des anathèmes qu'ils avaient encourus; qu'en outre, » on pouvait être sans inquiétude pour Rome, attendu que » la superstitieuse Anne de Bretagne avait un confesseur entièrement dévoué au saint-siège; que par l'influence de » cette princesse on saurait bien empêcher Louis XII de » renforcer son armée d'Italie, et que d'ailleurs Maximilien, » qui voyait les affaires de la France en mauvais état, paraissait vouloir se détacher de sa cause pour entrer dans la » sainte ligue. »

Quoique la fortune parût en effet devoir se ranger du parti du saint-père, l'assemblée de Milan n'en continua pas moins ses travaux, et dans la septième session, elle prononça la suspension de Jules II des fonctions pontificales. La sentence était conçue en ces termes : « Au nom de la Trinité sainte, » le sacré concile général représentant l'Église universelle, » après avoir pris en considération les maux de l'Église, déclare qu'il est nécessaire de travailler à la réforme des abus; » et comme il importe par-dessus tout à la religion que le chef de l'Église donne l'exemple des vertus chrétiennes, qu'il ne soit pas un objet de scandale par ses adultères, par ses vols et par ses meurtres, les Pères ont décidé d'un accord » unanime qu'il fallait renverser Jules II du trône de l'Apôtre; » car Isaïe a dit : « Otez de la voie de mon peuple tout ce qui » peut causer sa chute; » et l'apôtre saint Paul : « Retran-



» chez tout germe de mal du milieu de vous, car un peu de  
» levain aigrit toute la pâte.

» Puisqu'il faut retirer le peuple des mains de Goliath et  
» des Philistins, qui le pervertissent et l'oppriment, le sacré  
» concile exhorte les cardinaux, les patriarches, les archevê-  
» ques, les évêques, les abbés, les prévôts des cathédrales,  
» les chapitres des collégiales, les rois, les princes, les ducs,  
» les marquis, les comtes, les barons, les universités, les  
» communautés, les vicaires de l'Église romaine, les vas-  
» saux, les gouverneurs, les feudataires, les sujets réguliers  
» et séculiers, enfin tous les fidèles, quelles que soient leurs  
» dignités et leurs professions, à ne plus reconnaître comme  
» pape Julien de la Rovère, qui s'est élevé sur le saint-siège  
» par une infâme simonie.

» Défense d'obéir à ce corsaire, à ce gladiateur souillé du  
» sang chrétien, à cet incestueux, à ce sodomite couvert de  
» plaies honteuses, qui a infecté l'Église de sa corruption ! »

Ce décret fut reçu en France, et la publication en fut per-  
mise par lettres patentes de Louis XII, malgré la vive oppo-  
sition d'Anne de Bretagne, qui, par les conseils de son con-  
fesseur, en vint même à refuser au prince de partager sa  
couche. Du reste, Jules II ne parut guère s'en émouvoir ; il  
se contenta de réunir quelques évêques italiens à Saint-Jean  
de Latran, et fit décréter par ce conciliabule des anathèmes  
contre ses adversaires. Par les ordres de sa Sainteté, les pré-  
lats qui siégeaient à Milan furent déclarés hérétiques, délè-  
gués de l'Antechrist ; et, comme tels, il fut permis aux fidèles  
de s'emparer de leurs biens, de leurs bénéfices, de leurs  
dignités, voire même de les tuer. Le concile de Latran

confirma en même temps les censures prononcées contre  
Louis XII, auquel on enleva son titre de roi très-chrétien. Le  
dernier article de la condamnation avait été dicté par Ferdi-  
nand le Catholique, qui exigea en outre que le roi de Na-  
varre fût compris dans la sentence. Fléchier, dans une de  
ses oraisons funèbres, blâme lui-même la conduite du pape.  
« Jules II, dit-il, abusant du pouvoir qu'il prétendait tenir  
» de Dieu, a fait servir la religion à ses passions criminelles,  
» et a porté une main sacrilège sur la couronne des rois.  
» Jean d'Albret, l'une des victimes de l'exécrable politique de  
» ce pontife, s'était vu excommunié en vertu d'une bulle qui  
» avait été sollicitée par Ferdinand V ; et il arriva que la prin-  
» cipauté de Navarre se trouva envahie par les troupes es-  
» pagnoles avant même que Jean d'Albret eût seulement  
» songé à se mettre en défense.... »

Pendant que les créatures de Jules II fulminaient des ana-  
thèmes contre la France et contre ses alliés, les Pères du  
concile de Milan quittaient précipitamment cette résidence,  
pour éviter la vengeance implacable du pape, et se réfugiaient  
à Lyon ; ce qui valut à cette ville d'être mise en interdit et  
dégradée de son rang de métropole. D'un autre côté, les  
bandes de la sainte ligue, renforcées des troupes espa-  
gnoles, reprirent leur revanche sur les Français, et s'em-  
parèrent l'une après l'autre de toutes les villes qui tenaient  
encore contre le pape.

Pour comble de disgrâces, le roi d'Angleterre, Henri VIII,  
qui jusqu'alors était resté spectateur impassible de la lutte,  
se joignit aux confédérés et entraîna la désertion de Maximi-  
lien. Toute l'Europe se trouvant ainsi liguée contre Louis XII,